

Redondances

Chaque nouvelle émeute, chaque nouveau coup de filet policier, chaque nouvel accident fatal de scooter ou chaque nouveau règlement de comptes embrasant les quartiers de relégation urbaine contribuent un peu plus à confiner ces espaces dans la périphérie physique et mentale des villes françaises. Ces événements engendrent mécaniquement des discours sur la délinquance juvénile désormais convenus, à force d'avoir été trop entendus, et consensuels en ce qu'ils convoquent une forme sourde de redondance dont la presse et les partis politiques – via leurs éditorialistes patentés et leurs tribuns officiels – sont la caisse de résonance habituelle. Et ce malgré de vives polémiques d'affichage et de façade, qui ne font que masquer la pauvreté analytique d'un dénominateur commun qui ne dit pas son nom, dans la perception morale et politique du problème de la délinquance juvénile qui se pose dans ces quartiers si sensibles.

Que nous dit-on, quand on nous parle des jeunes délinquants qui les habitent? Si l'on excepte les postures du mépris et du déni qui consistent à dire qu'ils sont soit partout, soit nulle part, que reste-t-il dans le débat public?

DES CAPUCHES ET DES HOMMES

Deux pôles argumentatifs s'opposent frontalement. D'un côté un discours dit « de gauche » qui viserait à expliquer la délinquance juvénile à travers des causes structurelles (le chômage, l'échec scolaire, la discrimination, etc.), faisant fi des trajectoires et des spécificités individuelles de ces jeunes qui ont décidé de braver la loi. De l'autre, un discours dit « de droite », rétif à toute tentative d'explication, la jugeant immorale et indécente, et lui opposant le primat de l'éthique de responsabilité, du principe de réalité et du respect de la légalité. Chaque discours est respectivement armé d'un contre-discours visant à délégitimer *de facto* son alter ego. Le discours « de gauche » se fourvoierait ainsi en sombrant dans le biais de « l'excuse sociologique » et de la compassion. Il éviterait soigneusement, de peur de disqualifier irrémédiablement les jeunes délinquants, de relever un certain nombre de facteurs individuels et familiaux qui peuvent pourtant s'avérer être décisifs¹. Quant au discours « de droite », il serait victime d'un biais que l'on pourrait qualifier d'« ethnocentriste », en ce qu'il serait avant tout un discours de classe et de race², reflétant l'ordre établi et, au choix, la

1. On pourrait mentionner la perte, cruciale, de l'autorité parentale (et particulièrement de celle des pères) causée par l'éclatement et la perte de dignité sociale de la classe ouvrière ou par les stigmates du déshonneur de l'immigré, pourtant très bien mis en évidence par... les sociologues. Voir Stéphane Beaud et Michel Pialoux, *Retour sur la condition ouvrière. Enquête aux usines Peugeot de Sochaux-Montbéliard*, Paris, Fayard, 1999, et Abdelmalek Sayad, *L'Immigration ou les paradoxes de l'altérité*. 2. *Les Enfants illégitimes*, Paris, Raisons d'agir, 2006. Pour une approche socio-psychanalytique sur l'impact de la perte d'identification des adolescents issus des classes populaires à leurs parents dans la construction identitaire et la projection de soi en tant qu'adulte, voir Yves Clot, *Le Symptôme scolaire : essai critique sur la formation*, Paris, SEPIRM, 1988.

2. On entend ici par « race » non pas une catégorie de classement construit sur des critères génétiques ou biologiques, mais une catégorie de représentations mentales, mobilisées et mobilisables, qui produit donc

AMBIANCE

peur, le mépris ou l'impossible empathie des dominants à l'égard des dominés. Peu importe si nous ne sommes pas tous égaux devant les études, l'emploi, l'accès à la culture et à la consommation de masse, les loisirs ou encore la santé, puisque nous le sommes devant la loi. D'un côté, le dangereux spectre d'une politique de l'excuse à bon compte, de l'irresponsabilité et du laxisme, de l'autre, celui d'une politique du *statu quo* rigide et sécuritaire. Ni l'un ni l'autre, au fond, n'inspirent plus aucune crainte à personne, tant ceux qui les agitent semblent de toute façon hors de toute prise directe et concrète avec le quotidien de cette jeunesse¹.

Sur ces questions, après plus de trente années d'émeutes, de lutte contre la drogue et la délinquance – ayant abouti à une cristallisation politique² autour de « la sécurité » et du

des effets sociaux sur ceux qui la manipulent et ceux à qui elle est assignée. Voir Didier Fassin et Éric Fassin (dir.), *De la question sociale à la question raciale?* Paris, La Découverte, 2009; Pap Ndiaye, *La Condition noire. Essai sur une minorité française*, Paris, Calmann-Lévy, 2008. De ce point de vue, l'utilisation de « la race » – tout comme celle de « la classe » – comme catégories de vision et de division symboliques du monde doivent être resituées dans l'histoire des rapports de force pour représenter le monde social. Voir Loïc Wacquant, « The Puzzle of Race and Class in American Society and Social Science », *Benjamin E. Mays Monographs*, vol. 2, n° 1 (automne 1989), p. 7-20. Traduction française sur <http://transatlantica.revues.org/4359>

1. Pour saisir comment ces discours opposés sur « les problèmes de la banlieue » et les propositions de réformes qui y sont associées se neutralisent en permanence, en mobilisant alternativement le registre de la menace de l'effet pervers (*perversity*), de l'inanité (*futility*) ou de la mise en péril (*jeopardy*) et finissent par ne plus être audibles, voir le propos éclairant d'Albert O. Hirschmann, *Deux Siècles de rhétorique réactionnaire*, Paris, Fayard, 1991.

2. Pour une analyse des tensions croissantes entre la catégorisation objective et la perception subjective de la sécurité publique et de leurs exploitations médiatiques et politiques, voir Laurent Muchielli, *Violences et insécurité : fantasmes et réalités dans le débat français*, Paris, La Découverte, 2002, et Laurent Muchielli (dir.), *La Frénésie sécuritaire : retour à l'ordre et*

DES CAPUCHES ET DES HOMMES

« sentiment d’insécurité » –, il est de moins en moins possible de distinguer les discours labélisés « de droite » et « de gauche », car ils sont *in fine* bâtis sur les mêmes fondations, les mêmes présupposés et les mêmes prémisses sociologiques.

Le bon, la brute, le truand et la pensée spaghetti

C’est en effet sur un même *essentialisme* sous-jacent que reposent ces *réactions* politiques et médiatiques, oppositions rhétoriques de degré et non de nature, dont la constatation de plus en plus tangible de leur commune inanité ne fait ressortir qu’avec plus d’acuité encore leur étrange air de famille. Elles reposent sur une croyance en une essence fantasmatique et fantasmée du « jeune de banlieue », le réduisant à l’image fixe de la racaille incivile ou à celle de la victime sociale. Condamnable ou excusable. Profiteuse ou méritante. Hors de la loi ou en son sein. Cette dichotomie essentialiste permet aux certitudes idéologiques les plus diverses de s’enraciner, en se croyant confirmées au quotidien par une perception sélective et partielle de ce que fait cette jeunesse, laissant croire à chacun qu’il voit clair dans le brouillard banlieusard. Elle rassure, puisqu’elle cadre les peurs et les doutes collectifs en permettant aux grilles de lectures partisans de s’appliquer sans peine.

nouveau contrôle social, Paris, La Découverte, 2008. Pour un éclairage sur les conséquences de cette politique au sein de l’appareil judiciaire, voir Denis Salas, *La Volonté de punir. Essai sur le populisme pénal*, Paris, Hachette, 2005, et *La Justice dévoyée. Critique des utopies sécuritaires*, Paris, Les Arènes, 2012. Pour un témoignage sur les transformations du quotidien de la justice des mineurs depuis une dizaine d’années, voir Catherine Sultan, *Je ne parlerai qu’à ma juge*, Paris, Seuil, 2013.

AMBIANCE

À gauche de l'échiquier politique, on retrouve, classiquement, l'oscillation entre misérabilisme et populisme¹. Le misérabilisme voit dans le « jeune de banlieue » un adolescent sans ressources, bien moins doté en capitaux que les jeunes issus de milieux favorisés. Son action et ses comportements illicites seraient alors à la fois une cause et une conséquence de ce déficit initial. Cette lecture infra-bourdieusienne nous explique que les jeunes seraient ainsi, à leurs corps et cœurs défendant, socialement condamnés à être... des brutes ou des truands. Et s'il y a des bons, c'est évidemment parce qu'il ne saurait exister de règles sociologiques sans exception. Le populisme est la face romantico-révolutionnaire de cette même médaille essentialiste de gauche : il y aurait du bon dans le fait d'être brute ou truand, puisque la brute et le truand seraient des figures rebelles transgressives. Elles incarnent alors la rupture avec un ordre social injuste qui doit, à terme, disparaître. Ce dernier point présuppose que la transgression de la loi est une transgression de l'ordre social, ce qui relève plus du syllogisme que d'une analyse rigoureuse et argumentée. Depuis une quinzaine d'années, ce registre argumentatif s'est progressivement effondré, apparaissant électoralement inaudible et politiquement inefficace².

À droite, l'axe de symétrie essentialiste oppose vandalisme et légitimisme. Du point de vue du droit et de la

1. Claude Grignon et Jean-Claude Passeron, *Le Savant et le populaire. Misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature*, Paris, Seuil, 1989.

2. Sur l'internationalisation et l'imposition progressive de la rhétorique de « la criminalisation de la misère » dans le débat public et sur ce en quoi elle témoigne d'une reconfiguration plus globale de l'État pénal dans le capitalisme néolibéral contemporain, voir Loïc Wacquant, *Les Prisons de la misère*, Paris, Raisons d'agir, 1999, et Loïc Wacquant, *Punishing the Poor. The Neoliberal Government of Social Insecurity*, Duke University Press, 2007.

DES CAPUCHES ET DES HOMMES

morale, il est impératif de surveiller et de punir les brutes et les truands, attroupement de vandales qui volent, pillent et font trop de bruit sur la voie publique, au nom même de la protection des bons qui forment une majorité silencieuse et légitimiste, celle qui travaille et entreprend – ou tente de le faire – dans un silence respectueux.

À la gauche, la défense de l'égalité ; à la droite, celle de la liberté. Question de camps, de traditions historiques et de prérogatives dont les frontières sont aujourd'hui largement brouillées.

Le postulat essentialiste prétend que la partie se joue toujours entre le bon, la brute et le truand, sans aucune possibilité de cohabitation paisible. Or, il n'y a pas de bon, de brute et encore moins de truand *en soi* et *une fois pour toutes*. C'est précisément ce qu'omet cette vision caricaturale de la délinquance juvénile, à force d'être devenue myope sur sa gauche et hypermétrope sur sa droite. À trop vouloir ne voir que la société toute-puissante ou l'individu-roi comme principe explicatif là où il n'y a finalement que des adolescents, ces jeunes ne sont plus envisagés comme *des hommes en devenir*. Trop peu observés sous l'angle de leur trajectoire individuelle et sociale, ils le sont sous le prisme d'un cliché instantané, dénué de toute chaire ethnographique. Rendre intelligible cette multitude de petites histoires de trafic, de vol ou d'incendies de voitures, c'est d'abord la replacer dans l'histoire de ceux qui en sont les acteurs. Au passé, au présent et au futur. C'est prendre le contre-pied de la tyrannie actuelle du présent, désormais devenus l'étalon de mesure du phénomène et dans lequel, du bon, de la brute et du truand – anti-héros crasseux du *Western spaghetti* engagés dans un combat permanent –, il ne peut en rester qu'un. C'est prendre le contre-pied d'un présent si pressant qu'il empêche de cerner le temps qui passe sur les visages adoles-

AMBIANCE

cents qui, dans les banlieues et les cités HLM, se cachent sous les capuches.

Cette pensée *spaghetti* postule en définitive que résoudre la question de la délinquance juvénile dans ces quartiers reviendrait à dénicher et à extraire du maelström bétonné, un à un et par ordre de préférence, les bons, les brutes et les truands¹, avec des mains expertes aidées par le progrès technologique et une police d'intervention spécialisée², dans un monde où le salut des uns passe par la mise hors d'état de nuire des autres³. Les bons respectent la loi, malgré des conditions de vie dont chacun veut bien admettre qu'elles sont moins favorables là-bas qu'ailleurs, ce qui est tout à leur honneur : ils méritent ainsi d'être sauvés. Quant aux capuches, aux chaînes dorées, aux *baggy*s et au verlan, ils sont autant d'indices visuels et verbaux permettant d'identifier, d'abord, les brutes, en situation d'échec scolaire et social, réduits à n'exister qu'à travers leurs muscles ou leurs vaines vociférations, puis les

1. On retrouve ici les catégories de « minorité du meilleur » et de « minorité du pire », caractéristiques des processus de marginalisation sociale, et dont l'usage vise à scinder et à différencier une minorité sociale en la fragmentant en des sous-groupes antagonistes, plus ou moins symboliquement arrimés au groupe établi – et donc plus ou moins ostracisés par ce dernier. Voir Norbert Elias et John L. Scotson, *Logiques de l'exclusion : enquête sociologique au cœur des problèmes d'une communauté*, Paris, Pocket, 2001.

2. Pour un compte rendu ethnographique sur les dysfonctionnements et l'absurdité du travail quotidien des policiers d'une BAC de banlieue, voir Didier Fassin, *La Force de l'ordre*, Paris, Seuil, 2011. Pour une mise en perspective historique, à partir des années 90, du « contentieux police/jeune » et du « resserrement de l'étau pénal », voir Fabien Jobard, « Sociologie politique de la racaille », in Hugues Lagrange et Marco Oberti, *Retour sur les émeutes*, Paris, Presses de Sciences-po, 2006.

3. Pour une généalogie de la généralisation de la « demande de sécurité » dans les discours politiques en France, voir Laurent Bonelli, *La France a peur*, Paris, La Découverte, 2010.

DES CAPUCHES ET DES HOMMES

truands qui s'adonnent en groupe¹ à un « business » plus ou moins organisé, en vendant de la drogue et en volant voitures et téléphones portables. C'est bien cette caricature qui fit dire à Nicolas Sarkozy sur la dalle d'Argenteuil en 2005, avec l'écho que l'on sait, qu'il fallait nettoyer et débarrasser la place au « karcher », et à David Cameron, en Angleterre, après les émeutes de l'été 2011, qu'il y avait « des poches franchement malades de notre société » qu'il fallait traiter à la manière forte. Cette rhétorique du sens commun est absurde, parce que, sous couvert d'une forme de progressisme implicite consistant à dire que « tout n'est pas pourri en banlieue », elle a accouché d'une pensée simpliste et d'une politique de l'amputation, qui font fi de la réalité des trajectoires et des conditions de vie de ces jeunes. L'essentialisme de la racaille à capuche, qui conduit à séparer le bon grain de l'ivraie, est devenu un obstacle à la compréhension du phénomène qu'il était censé éradiquer.

Réactions

Il n'est pas non plus difficile de constater que la pensée *spaghetti* tient pour beaucoup aux conditions sociales de production des discours dans lesquelles circulent ceux et celles qui les professent. Ce qui rapproche, de ce point de vue, la presse du politique, c'est le rapport au court terme, largement constitutif de ces univers sociaux. Il génère des discours *réactionnaires*, et pas uniquement parce qu'il contribue à renforcer l'ordre établi, mais aussi parce qu'il induit des discours *de réaction*, qui n'ont pour utilité

1. Pour comprendre le mécanisme de formation des bandes et son rôle de « compensation » et de recomposition du lien social, voir Marwan Mohammed, *La Formation des bandes*, Paris, PUF, 2011.

AMBIANCE

première que d'être une réponse symbolique à une situation explosive dont les braises sont, encore et toujours, incandescentes. Ce qui prime, c'est la capacité à mettre rapidement en scène et non à comprendre ou à complexifier un problème déjà clairement identifié avant d'avoir été traité¹. Si un élu ou un journaliste n'est jamais que de passage en banlieue lors d'un événement dramatique et spectaculaire, c'est probablement parce que le passage est le propre de son activité professionnelle. Les enjeux concrets de ces professions font qu'un élu court après sa réélection, tandis que le journaliste court, au mieux, après le prochain scoop, sinon après la prochaine pige.

Il se peut qu'un regard sociologique puisse apporter d'autres réponses, simplement parce que le rapport qu'il entretient au temps sur ces questions est largement différent. Pour comprendre pourquoi un jeune vole, brûle ou deale, il faut avant tout replacer ces *moments* dans une biographie et dans une trajectoire sociale. Contrairement à ce qu'impute la pensée *spaghetti*, un jeune ne vole, ne brûle ni ne deale *toute sa vie* puisque le rapport de ces jeunes à la loi, à la légitimité et à la respectabilité est avant tout un *processus évolutif et réversible, et non un état stable et immuable*. La pensée *spaghetti* repose sur un non-sens de l'observation, qu'une seule petite semaine passée en banlieue suffirait à raffermir. Elle oublie en effet curieusement :

1. l'improbabilité statistique de faire une carrière de délinquant toute sa vie sans se faire attraper par la police ;

1. Par exemple, dans le cas de la confection d'un reportage télévisé, voir Jérôme Berthaut, « La mise en image du "problème des banlieues" au prisme de la division du travail journalistique », *Revue Agone*, 40, 2008, mis en ligne le 16 septembre 2010 : <http://revueagone.revues.org/72>

DES CAPUCHES ET DES HOMMES

2. le conformisme social de la majorité de ces jeunes qui souhaitent obtenir un diplôme, avoir des enfants et acheter une maison en France, un pays où ils sont presque tous nés ;
3. l'impossibilité de se définir, partout, tout le temps et avec tout le monde, comme un hors-la-loi.

À rebours

La pensée *spaghetti* a pour intention de dire et de prescrire, mais elle ne montre pas grand-chose et ne démontre rien.

J'aimerais que ce livre soit lu à rebours. À rebours de la pensée *spaghetti* ambiante qui ne se conjugue qu'au présent. À rebours d'une société qui interdit toute prise de parole effective de jeunes hommes encapuchés, autrement que dans des chansons de 3 minutes et 33 secondes, tailladées sur *ProTools* pour les passages radiophoniques¹. À rebours de l'étalon de performance qu'est devenue la vitesse et qui empêche les paroles inédites d'avoir voix au chapitre médiatique. Enfin, à rebours du fatalisme et du pessimisme de rigueur, corollaires nécessaires d'une pensée pauvrement déterministe.

1. Parmi les trop rares textes de témoignage disponibles de jeunes garçons ayant grandi dans une cité, qui montrent autant la récurrence des nombreuses contraintes économiques et sociales que la pluralité des expériences et des horizons, citons Younes Amrani et Stéphane Beaud, *Pays de malheur*, Paris, La Découverte, 2004; Lamence Madzou et Marie-Hélène Bacqué, *J'étais un chef de gang*, Paris, La Découverte, 2008; *Nous... la cité*, avec Sylvain Érambert, Riadh Lakhéchène, Alexandre Philibert et Joseph Ponthus, Paris, Zones/La Découverte, 2012.

AMBIANCE

C'est pour cela qu'il fera d'abord une place essentielle à ce que disent ces jeunes qui effraient la société française. Pour essayer de comprendre *pourquoi, comment* et *à quel moment* de leur vie, certains jeunes volent, dealent, cassent et brûlent, il faut de l'espace et du temps – ce que ce livre aimerait, modestement, offrir. C'est la raison qui m'a poussé à retranscrire de façon brute une série d'entretiens et de conversations avec trois jeunes, Radouane, Tarik et Eliott. Trois garçons, puisqu'il va sans dire que la pensée *spaghetti* est aussi éminemment genrée¹. Il ne sera point question ici de bonne, de brute et de truande, bien que leur absence médiatique soit significative et aussi lourde de sens que de conséquence.

J'ai rencontré Radouane, Tarik et Eliott alors que j'enseignais dans un lycée de Seine-Saint-Denis en tant que professeur titulaire remplaçant². Autant dire qu'il ne fallait pas beaucoup de points d'ancienneté pour y atterrir et que ce n'était pas un lycée nommé désir, malgré son architecture lumineuse et son très agréable cadre de travail. Radouane et Eliott étaient en terminale et préparaient leur bac – mais dans deux classes différentes, puisque je ne les ai pas eus comme élèves pendant la même année scolaire. Tarik était, lui, en première.

Les entretiens ont été réalisés plusieurs années après les avoir eus en classe. Comme avec de nombreux anciens élèves, j'avais gardé un contact avec Radouane et Eliott, par échanges épisodiques de mails. Quant à Tarik, une rencontre fortuite dans la rue l'a renoué. Le désir mutuel d'en savoir et d'en dire un peu plus que ce qu'avait auparavant permis le cadre scolaire, ainsi que le plaisir d'évoquer et de

1. Nacira Guénif-Souilamas et Éric Macé, *Les Féministes et le garçon arabe*, Paris, L'Aube, 2004.

2. J'ai été professeur de sciences économiques et sociales, enseignant en section générale dans la filière ES dans plusieurs établissements en Seine-Saint-Denis, pendant 6 ans.

DES CAPUCHES ET DES HOMMES

se remémorer des souvenirs communs, les ont rapidement rendus évidents. Le parallélisme de la posture passée du professeur et de celle, inédite, du sociologue – enseigner, comme faire de la sociologie, c’est avant tout tâcher de garder la distance la plus juste avec l’objet vivant et fuyant de son travail –, leur a à la fois donné le sel réconfortant des chemins déjà à moitié empruntés ensemble et le piment des détours inattendus.

En ce qui concerne la retranscription, je suis resté au plus près du langage oral – c’est-à-dire des mots, de la syntaxe et de la grammaire utilisés par Radouane, Tarik et Eliott. J’ai seulement ajouté, par moments, quelques verbes ou adverbes et modifié, à la marge, quelques structures syntaxiques lorsque le passage à l’écrit rendait confus ce que l’entretien oral exprimait avec clarté et dont il est parfois difficile de rendre pleinement compte dans la retranscription sur papier : échanges de regards, changements de ton et de rythme dans la parole, gestuelle, accentuations, etc.

Radouane, Tarik et Eliott

De Radouane, l’ensemble de la communauté éducative s’accordait sans peine à dire qu’il était, pour employer le vocabulaire de rigueur dans le métier, un élève « sympathique, volontaire, dynamique, mais d’un niveau très moyen et parfois trop bavard et dissipé ». Des qualités de camaraderie et d’investissement évidentes associées à une maîtrise très imparfaite du métier d’élève. Fils unique de parents émigrés du Maroc, il obtiendra son bac d’extrême justesse. C’est en fait son dossier scolaire qui le sauvera, puisque le jury lui accordera les quelques points nécessaires à l’obtention du fameux sésame. Extrêmement participatif, très

AMBIANCE

concerné par ses notes mais sans en donner trop l'air publiquement, un peu trop bourru pour susciter l'intérêt des filles de la classe, c'était le pitre de service. Du genre à user et abuser de métaphores filées associées au verbe « déféquer » pendant une heure de cours entière, sous le regard d'abord incrédule, puis hilare, de ses camarades, trop content d'avoir appris un nouveau mot de vocabulaire pour se taire. Voici pour le voleur.

Tarik, s'il a une sœur plus jeune que lui, est aussi et à bien d'autres égards un fils unique. Né en Algérie, paraplégique et atteint d'une maladie incurable, il se déplace en fauteuil roulant et attire inmanquablement les regards quand il déambule dans le quartier ou dans le lycée. Volubile et doué d'un sens aigu de la répartie – qu'il met notamment à contribution dans ses *mix tapes* de hip-hop –, il s'intéressait beaucoup plus au contenu des cours qu'au fait d'avoir des bonnes notes, probablement habitué à avoir une scolarité chaotique et interrompue du fait de ses séjours récurrents dans le milieu hospitalier. Il prenait peu de notes en classe, mais posait beaucoup de questions. Celles qui mettaient d'ailleurs un peu le prof en danger, puisqu'elles portaient toujours sur les zones d'ombre de la leçon du jour ou sur la façon dont on pouvait utiliser pratiquement tel ou tel savoir hors du cours, ce que l'architecture académique des programmes ne prévoit quasiment pas. Il était aussi aisé de percevoir, derrière cette jovialité et cette bonhomie quotidienne, la détresse profonde de sa condition de handicapé, que je ne manquais pas de ressentir chaque fois que je lui donnais la parole et qu'il la prenait du bas de son fauteuil roulant, situé à un niveau bien inférieur à celui des chaises qui remplissaient la salle de classe, et qui lui donnait toujours l'air d'être plus petit que les autres élèves, même lorsque tout le monde était assis. Tarik est resté trois mois en

DES CAPUCHES ET DES HOMMES

cours, puis a quitté l'établissement pour des raisons de santé et n'est jamais revenu dans la classe. Voilà pour le dealeur.

Elliott était, quant à lui, un élève dont l'institution se méfiait ostensiblement. Avant même de le rencontrer physiquement, les collègues plus chevronnés m'avaient averti lors de la rentrée que c'était un élève « à problèmes ». Issu d'une famille originaire de Guadeloupe, il est le plus jeune de la fratrie, ayant deux grands frères et une grande sœur. On me précisa rapidement dans les couloirs du lycée qu'il était « peu travailleur, roublard, insolent, frondeur, avec des antécédents psychologiques ». De fait, sa scolarité a été chaotique : une série d'incidents avec quelques collègues le conduiront à quitter l'établissement. S'il n'a jamais été officiellement exclu, il fut de fait démissionnaire. Il était toujours assis au fond de la salle, le regard noir, souvent renfermé. Peu intégré à la vie de classe, il continuait de venir de façon épisodique dans mon cours, par goût pour les sciences économiques et sociales. J'étais un des rares professeurs à le voir de temps à autre, ou à « avoir l'honneur de sa présence », pour reprendre les bons mots d'usage du proviseur dans un conseil de classe. Absolument pas stratège et peu travailleur, bien que très curieux, c'était un élève que certains collègues qualifiaient volontiers de « malin » et que d'autres trouvaient bien trop arrogant et suffisant pour être supporté. C'est pourtant le seul élève avec lequel je me souviens d'avoir un jour discuté d'une lecture personnelle à la fin d'un cours. Après avoir ramassé un 4 à un bac blanc, il était venu m'interroger sur un texte qui l'avait passionné sur Internet : « L'âme humaine et le socialisme » d'Oscar Wilde¹. Voilà donc pour le casseur et le brûleur, qui fut aussi, à ses heures perdues, voleur et dealeur.

1. Oscar Wilde, *L'Âme humaine et le socialisme*, Paris, Aux Forges de Vulcain, 2010.

AMBIANCE

Je n'ai pas choisi Radouane, Tarik et Eliott pour leur exceptionnalité ni pour ce qui pourrait ressembler, à première vue, à une juxtaposition de trois caractères particuliers et de trois destins singuliers, mais bien parce qu'ils incarnent chacun les facettes récurrentes, ambivalentes et réversibles du rapport que certains jeunes hommes entretiennent en France, sous leurs capuches, au code civil¹.

1. De ce point de vue, il s'agit de situer leur biographie aussi bien « en amont et en aval des structures longitudinales » et de distinguer par conséquent la sociographie de la sociologie. Voir Jean-Claude Passeron, *Le Raisonnement sociologique. Un espace non poppérien de l'argumentation*, Paris, Albin Michel, 2006. C'est aussi une invitation à les lire « comme un manuscrit étranger », c'est-à-dire à pénétrer dans leur « densité » pour mieux les comprendre. Voir Clifford Geertz, « La description dense : vers une théorie interprétative de la culture ». *Enquête*, n° 6, 1998, p. 73-105.

Table

Ambiance

<i>Redondances</i>	15
<i>Le bon, la brute, le truand et la pensée spaghetti</i>	18
<i>Réactions</i>	22
<i>À rebours</i>	24
<i>Radouane, Tarik et Eliott</i>	26

Voler

« <i>Madame, je veux faire partie de l'élite</i> »	35
« <i>Il fallait montrer que c'est moi. C'est moi le boss</i> »	39
« <i>Et il a commencé à chialer</i> »	44
« <i>Tu pètes une vitre et tu prends le truc</i> »	46
« <i>Tu rentres et tes pieds ils sont gonflés</i> »	55
« <i>Le destin que Dieu t'a donné, et le destin que Dieu ne t'a pas donné</i> »	59
« <i>Je suis un gogol, mais un bon gogol!</i> »	61
« <i>Ils vont y passer bientôt. Au calme</i> »	63

DES CAPUCHES ET DES HOMMES

Dealer

« <i>J'allais mourir, normalement</i> »	71
« <i>Derrière le mal, il y a quelque chose de bien</i> »	76
« <i>Le business, ça se passe jamais bien</i> »	79
« <i>Il m'a emprisonné une semaine à la baraque</i> »	85
« <i>Il faut manger, il faut boire, il faut flamber...</i> »	87
« <i>Je suis tombé amoureux de cette personne</i> »	92
« <i>La prof de philo, elle avait dit : "La vie, c'est circulaire"</i> »	96
« <i>Est-ce que vous allez checker vos collègues ?</i> »	100
« <i>Et moi, je crois que je serai un des rares handicapés à être en enfer</i> »	103
« <i>Il ne faut pas trop suivre le drapeau, parce que le drapeau, ça suit le sens du vent</i> »	109
« <i>Sois un bolosse à l'école, mon fils !</i> »	112

Brûler

« <i>Ça veut dire que dès qu'il y a conflit, on se bat</i> »	119
« <i>La plupart des profs, ce n'était pas des vrais profs pour moi</i> »	122
« <i>Parfois, je vais me mettre à étudier les choses sans raison</i> »	126
« <i>Le sport, c'est comme l'école</i> »	130
« <i>Les gosses de riches, ils prennent tous des ecstasys</i> »	132
« <i>J'allais passer toute ma vie dans la manutention et la vente</i> »	134
« <i>Si on brûle pas de voitures, qu'est-ce qu'on fait? Qu'est-ce qu'on brûle ?</i> »	140
« <i>Mais un garçon, je vais parler vulgairement, il baise une fille</i> »	147

TABLE

« <i>Je ne le mettrai jamais dans l'école publique</i> ».....	150
« <i>Ce qui m'attire dans l'islam, c'est peut-être simplement la vérité</i> ».....	157

Lignes de conduite

<i>Au non du père</i>	173
<i>Au nom du Père</i>	180
<i>À l'ombre des jeunes filles en fleurs</i>	187
<i>9-3</i>	194
<i>À l'horizon, les bancs de l'école</i>	201
<i>La valeur de l'argent et l'argent de la valeur</i>	211

Devenirs

<i>Radouane : « Et, je suis devenu plus ou moins musclé... Le changement, c'est cette année, car je l'ai décidé! »</i>	221
<i>Tarik : « Non désolé, je ne le connais pas. J'ai eu plusieurs appels pour lui. Ça fait trois mois qu'Orange m'a donné ce numéro. »</i>	225
<i>Eliott : « Nous, on a fait trop de choses trop tôt, on vieillit trop vite : j'ai 22 ans et j'ai déjà une calvitie! »</i>	227
Remerciements	231
Bibliographie des textes cités	233